

LA SURVIVANCE DU RITUEL DE « L'INTERROGATOIRE DU MORT » DANS LE KUTÄMMÄÄKU FACE À L'ÉPREUVE DU TEMPS

N'Dah N'DATI

Université de Kara, Togo

laurentndati@yahoo.fr

Résumé : Croyant à la réincarnation des morts, les Batämmãriba perçoivent la mort comme un recommencement de la vie. L'Otammari pense qu'après la mort, la vie se poursuit dans l'au-delà, dont les portes ne peuvent être franchies que par des individus qui ont mené une vie conforme aux règles prescrites par la tradition. Mais pour accéder à ce monde invisible et acquérir le pouvoir nécessaire, une chaîne de cérémonies dont *bupwatibu*, qui a lieu avant et après le décès d'un individu. S'il est une évidence que ce rituel est fait à l'honneur de tout défunt, selon les croyances ancestrales, il est surprenant de voir les cadavres des néo-chrétiens tammari soumis aux mêmes rites, malgré leur conversion au christianisme. Cette contribution vise à questionner cette pratique à l'aune de l'évolution culturelle des Batämmãriba pour en ressortir le sens originel et son impact sur leur vie religieuse. Il s'agit, à travers une analyse historique, de mieux comprendre le rite *bupwatibu* et les raisons de sa survivance dans le Kutämmãäku.

Mots clés : Batämmãriba, interrogatoire, Kutämmãäku, mort.

THE SURVIVAL OF THE RITUAL OF THE "INTERROGATION OF THE DEAD" IN THE KUTÄMMÄÄKU FACING THE TEST OF TIME

Abstract : Believing in the reincarnation of the dead, the Batämmãriba perceive death as a restart of life. The Otammari believe that after death, life continues in the afterlife, the gates of which can only be entered by individuals who have led a life in accordance with the rules prescribed by tradition. But to have access to this invisible world and acquire the necessary power, a chain of ceremonies takes place before and after an individual's death. If it is obvious that this ritual is performed in honour of all the deceased, according to ancestral beliefs, it is surprising to see the bodies of Tammari neo-Christians subjected to the same rites, despite their conversion to Christianity. This contribution aims to question this practice in the light of the cultural evolution of the Batämmãriba in order to bring out its original meaning and its impact on their religious life. Through a historical analysis, the aim is to better understand the Bupwatibu rite and the reasons for its survival in the Kutämmãäku.

Keywords : Batämmãriba, interrogation, Kutämmãäku, death.

Introduction

« Indique le chemin de ta mort ! », est la question posée à tout défunt tammari lors du rituel *bupwatibu*, avant ou après son inhumation. Cette question dépourvue de sens dans le rationalisme cartésien, revêt une signification profonde dans l'ordonnement des rites funéraires propres à la société tammari. Elle traduit le degré de religiosité de l'Otammari marqué par une philosophie post mortem et une croyance aux cultes du terroir. S'il est une évidence que ce rituel est fait à l'honneur de tout défunt, selon les croyances ancestrales, il est surprenant de voir les cadavres des néo-chrétiens tammari soumis aux mêmes rites, malgré leur conversion au christianisme.

Ce qui relance la problématique de la résilience d'un rite traditionnel face aux pratiques religieuses du livre, à la modernité et l'école du Blanc et qui suscite la curiosité du chercheur à l'analyser pour mieux la comprendre. Par rapport à cette logique, une préoccupation essentielle se dégage : en quoi le rituel de l'interrogatoire du mort chez les Batāmmā̃riba constitue un fondement, malgré les mutations socioculturelles actuelles ?

La présente réflexion vise à décrire cette pratique à l'aune de l'évolution culturelle des Batāmmā̃riba pour en ressortir le sens originel et son impact sur leur vie religieuse. Il s'agit, à travers une analyse historique, de mieux comprendre le rite *bupwatibu* et les raisons de sa survivance dans le Kutāmmā̃ku. Pour y parvenir, cette étude a été essentiellement réalisée sur la base des sources orales et par l'observation in situ du rite complétée par la documentation écrite. Les données collectées nous ont permis de structurer notre plan de travail en trois parties. D'abord, nous présenterons les fondements idéologiques et socio-anthropologiques de la mort chez les Batāmmā̃riba, ensuite, nous allons nous appesantir sur le rituel *bupwatibu*, pour dégager sa valeur religieuse dans la société. Enfin, nous analyserons les raisons de la survivance de ce rite dans une société en pleine mutation socioculturelle.

1. Les fondements socio-anthropologiques de la mort dans le Kutāmmā̃ku

Les Batāmmā̃riba sont un peuple formé par les brassages successifs et les assimilations dues à la rencontre d'autres lignages, dont les apports de chacun ont contribué à consolider une organisation sociale de type lignager, de même que l'institution de certains rites culturels. D'après Kpakou Natta¹, l'institution du rituel de l'interrogatoire dans le Kutāmmā̃ku se situe entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, avec l'établissement des populations. Selon les traditions², c'est au cours de la migration, un des ancêtres aurait trouvé la mort et son *tibenti*³ eut lieu à l'emplacement qui porte le nom de Koubétiègou. Suite au décès subite de l'ancêtre que l'interrogatoire fut institué pour décrypter les causes de ce décès. C'est à partir de ce site, que le rituel fut adopté avant de se généraliser à tout le Kutāmmā̃ku. A Koubétiègou, auraient été inventées

¹Kpakou Natta, 75 ans, doyen prêtre, entretien à Nadoba, le 30 mars 2022.

²Natta Boubeni, 60 ans, doyen-prêtre, entretien à Boukombé, le 29 mars 2022.

³ Rituel de deuil réservé à une personne âgée d'une soixantaine d'années à sa mort, où on joue les tambours.

(ou reproduites sur un modèle préexistant) les grandes *ikwa* - cérémonies ou « mystères », au fondement de la culture tammari. Même si l'on ne saurait se fier à cette seule information sur l'origine du rituel, on peut tout de même comprendre que *bupwatibu* est intimement lié à la mort. Sachant que de tout temps et sous tous les cieux la mort fait partie du vécu des hommes, on peut penser que le rituel de l'interrogatoire des morts n'est pas une particularité inhérente aux Batāmmāriba. Son institution se confond à l'existence et à la constitution du peuple tammari. L'institution du rituel de l'interrogatoire comme un rituel sacré repose donc sur une philosophie propre à la société tammari, dont les fondements sont à rechercher dans la conception anthropologique de la mort chez le Batāmmāriba.

La mort a toujours été pour chaque être humain l'occasion de se rendre à l'évidence de la temporalité de sa vie terrestre, voire des limites de ses possibilités en tant qu'homme. Elle marque la frontière entre le monde des vivants et celui des ancêtres. Elle n'est donc pas particulière à un peuple, même si les circonstances de sa venue diffèrent d'une aire culturelle à une autre. La mort, dans la croyance lambda et chez leurs voisins Nawdéba et Kabiye, n'est jamais naturelle quand bien même certaines personnes meurent très âgées ou par des maladies bien connues comme mortelles (S. M. Wembou et *al.*, 2018, p. 154).

Dans la compréhension des Batāmmāriba, l'accomplissement des rites funéraires est institué pour différencier les types de mort : « la bonne mort » et « la mauvaise mort ». Ensuite, ils sont destinés par ailleurs à préparer le défunt qui va commencer les métamorphoses vers une nouvelle existence. C'est pourquoi, les Batāmmāriba sont très soucieux de l'ordonnement des rites funéraires. Ces rites revêtent une grande importance, car ils marquent l'entrée du défunt au royaume des ancêtres dignes (*bacirba*). Si les Batāmmāriba trouvent anormale la mort d'un enfant, d'une jeune personne ou d'un adulte, ils acceptent cependant la mort d'une personne âgée comme une chose normale, naturelle. Ils considèrent la mort d'un vieux comme un retour au pays des ancêtres où existent déjà d'autres personnes. Cette conception naturelle de la mort d'un vieux se traduit dans les faits par les festivités qui suivent l'enterrement. Ce rituel funèbre qui prend l'allure d'une censure sociale revêt un caractère de rachat (N. N'Dati, 2017, p. 156).

Cependant, que ce soit un homme ou une femme, on organise avant ou après son enterrement, selon les cas, le rituel de l'interrogatoire.

2. Le rituel *bupwatibu* et sa dimension religieuse chez les Batāmmāriba

Ce qui fait la particularité d'un peuple est sa culture qui le distingue des autres. Cette culture est ancrée dans des actes concrets et symboliques que pose ce peuple. Connaître la vision que les Batāmmāriba ont de leur monde est la voie royale d'accès à leur religion et à leur culture. Dans le Kutāmmāku, ces actes faits de rites et de croyances, constituent des valeurs, des sentiments, des normes, des ambitions et surtout de la religiosité qui façonnent l'être et l'agir de l'Otammari.

Parmi ces rites qui fondent l'existence des Batāmmāriba, on a le rituel de « l'interrogatoire du mort (*bupwatibu*) ». C'est un rituel qui est intimement lié à la mort. Indépendamment des sociétés, la conception de cette terrible fin humaine suscite la crainte et le doute sur sa nature. Malgré son caractère inévitable, il n'existe pas de mort naturelle chez les Batāmmāriba, comme c'est le cas ailleurs en Afrique. Elle est toujours provoquée soit par un sorcier ou une sorcière (atour), soit par une divinité ou un ancêtre, soit même par le défunt à travers certains aspects de sa vie. C'est donc l'effort de comprendre tant soit peu cette réalité humaine que le rituel *bupwatibu* est institué. Comme le note S. M. Wembou et *al.* (2018, p. 158) : « La mort constitue, plus que toutes les autres réalités de la vie, le problème central, celui par excellence dont la réponse détermine l'orientation générale de l'existence humaine ». C'est à travers la mort et dans celle-ci que le rituel trouve tout son sens.

Après la mort et l'inhumation d'un Otammari, il faut rechercher la cause de la mort. On procède à son interrogatoire. Selon Kpakou Talla⁴, le rituel consiste à couper la branche d'un baobab qu'on prend soin de tailler de manière à ce que les quatre membres d'une personne soient représentés que vient habiter l'esprit du défunt ; cela a souvent lieu un ou deux jours après l'inhumation. On retrouve également cette pratique chez les Lamba où l'interrogatoire se fait immédiatement le jour de la mort ou en différé, en transportant le corps ou une branche de baobab qui en est le substitut du défunt.

À propos du rôle religieux de cette essence végétale dans le Kutāmmāaku comme chez les Lamba, S. M. Wembou et *al.* (2018, p. 158) dit ceci :

« Le baobab est un arbre qu'on ne plante pas. Il pousse dans les maisons par la volonté des ancêtres. Le baobab qu'on plante pour en faire un fétiche meurt. Il pousse dans la maison ou derrière la concession de celui que les divinités ont choisi pour être leur sacrificateur afin de pérenniser les rites et offrandes nécessaires pour la garantie de la protection des ancêtres sur la maison et sur les membres de la famille ».

Photo n°1 : Un morceau de bois de baobab représentant le défunt à Koutandiègou



Source : N. N'DATI, 2020.

⁴Kpakou Talla, 80 ans, doyen-prêtre, entretien à Nadoba, le 30 mars 2022.

Le morceau de bois ainsi préparé est ensuite sorti et enveloppé dans la paille sur une sorte de brancard fait de bois qui sera porté par deux personnes. L'interrogatoire commence par une invocation des mânes des ancêtres qui sont conviées au rituel car, rien dans la société tammari ne saurait être fait sans leur caution. S'ensuit alors la procession du défunt ou de la branche qui le représente à travers la concession familiale et des membres de la famille éplorée.

Photo n°2 : Un morceau de bois de baobab qu'on enveloppe sur une civière pour un interrogatoire à Koutandiègou



Source : N. N'DATI, 2020.

Cette civière est portée par deux personnes sur la tête qui réagissent aux questions posées par le doyen de la famille ou du lignage pour cette cérémonie. Si la personne a été tuée par le courroux d'une divinité, par un ancêtre ou par un envoûtement, ces bois devront le déterminer sans difficulté. Lorsque la cause de la mort n'est pas convaincante, l'on va consulter un devin à domicile ou au marché pour déterminer l'origine de cette mort. Les interrogatoires aux morts ont pour but de connaître les causes de leur mort (un sorcier, un fétiche, un ancêtre, tout ce qui peut être à l'origine de sa mort)⁵.

⁵N'Koue Touété, 80 ans, doyen-prêtre, entretien à Koutandiagou, le 21 mai 2022.

Photo n°3 : Une séance d'interrogatoire à Koutandiègou



Source : N. N'DATI, 2020.

L'interrogatoire du mort se fait en une série de questions que pose l'interrogateur qui est généralement le chef de famille ou le doyen du lignage. Il doit savoir poser les questions pour orienter le mort dans ses réponses. L'interprétation du rite est faite en fonction du mouvement des porteurs du cadavre. D'après Kpakou Natta⁶, c'est le défunt même qui entraînerait le mouvement des porteurs selon les cas. Ainsi, s'il réfute une question que lui pose l'interrogateur, il entraîne les porteurs dans un mouvement de gauche à droite ; soit carrément les porteurs sont immobilisés. Dans ce cas, l'interrogateur doit reformuler sa question pour espérer une réponse qui se manifeste à travers un balancement du cortège de l'avant vers l'arrière. Si les porteurs avancent vers la *tacièta*⁷ en donnant le coup au mur, c'est le signe d'une réponse affirmative ; s'ils reculent c'est l'expression d'une réponse négative.

Il faut noter que c'est de la capacité de l'interrogateur à poser des questions claires que jaillissent des réponses précises. C'est dire donc que celui qui interroge le mort doit connaître les divinités et les interdits liés à sa famille, à l'histoire de son lignage, au risque de biaiser l'interrogatoire. Il arrive parfois, mais rarement qu'un membre de la famille du défunt vienne interroger le mort sur un sujet dont la réponse n'est pas évidente. Mais, en règle générale, c'est au doyen de famille que revient cette tâche ; il recueille les questions des uns et des autres qu'il intègre à l'interrogatoire pour la manifestation de la vérité ou de la cause du décès. Ce rituel peut s'assimiler à un certificat traditionnel de décès qui a valeur d'acte authentique.

D'après Kpakou Natta⁸, l'interrogatoire est un acte solennel, qui est immuable à travers le temps et qui requiert une certaine démarche. C'est un legs qui se perpétue

⁶ Kpakou Natta, 75 ans, doyen prêtre, entretien à Nadoba, le 30 mars 2022.

⁷ Maison habitée par les Bata-mma-riba. Autrefois désignée sous le nom bambara « tata » et européen « château fort », la maison tammari se présente toujours comme un ensemble de tourelles à section circulaire. Ces tourelles sont reliées entre elles par des murs qui délimitent une vaste salle au rez-de-chaussée et une grande terrasse à l'étage, sur laquelle donnent les pièces d'habitation. Chacune des tourelles supporte un grenier où délimite une chambre à l'étage et une pièce d'utilisation variée au rez-de-chaussée.

⁸ Kpakou Natta, 75 ans, doyen prêtre, entretien à Nadoba, le 30 mars 2022.

à chaque fois qu'il y a un décès au sein de la société tammari. L'interrogatoire proprement dit commence par la formule consacrée suivante : « *baka moulakoua* (littéralement, indique-nous la cause de ta mort !) ». Cette question, presque incantatoire, entraîne un ébranlement du cadavre attaché dans la direction qui indique ou situe l'assistance au cœur de l'origine de son décès. Si celui-ci provient d'une tierce personne, notamment d'un sorcier et s'il se trouve sur le lieu de l'interrogatoire, il est démasqué par le cadavre qui ira directement dans sa direction. Le cadavre porté ira s'immobiliser devant lui et l'interrogateur posera une autre question pour éclairer la foule. Une fois que les réponses concordent, le présumé coupable est conduit devant la foule pour un contre-interrogatoire qui se fait par une série de questions posées alternativement au mort et à lui.

On peut donc imaginer les réactions, parfois violentes, des membres de la famille du défunt à l'endroit du présumé coupable. Le rituel, dans ce cas, fait office d'un réquisitoire qui juge et condamne les mauvais membres de la société.

Toutes ces causes sont révélées par le défunt qui, selon la tradition, devient plus puissant et éclairé, capable de découvrir le malheur qui l'a frappé et qui peut, par la suite, poursuivre les auteurs de sa mort. Et ce sont ces découvertes qui permettent à la famille d'y trouver un remède (N. N'Dati, 2017, p. 157).

Ces questions de l'interrogatoire sont l'expression d'une réalité religieuse profonde de l'Otammari par rapport à la mort et le rite auquel tout défunt doit être soumis. Refuser de le subir n'engage que le vivant ; mais, une fois passé de vie à trépas, seuls les vivants de sa famille décident de la suite à donner au vœu formulé avant la mort du requérant.

3. La résilience du rite *bupwatibu* face aux religions révélées

Contrairement aux religions dites du Livre, à savoir le judaïsme, le christianisme et l'islam, la doctrine des religions endogènes ne se trouve pas consignée dans un document. Elle intègre tous les événements de la vie sociale, culturelle et rituelle qui façonnent l'être depuis sa naissance jusqu'à sa mort en passant par l'initiation et le mariage. C'est la raison pour laquelle l'Otammari accorde une place importante à ces rites dans sa vie. Ces pratiques ont été invariablement suivies jusqu'à l'implantation des religions occidentales à partir du XIX^e siècle partout en Afrique. S'agissant du Kutãmmãku tout comme tout le Nord-Togo, l'implantation du christianisme de même que l'islam a été lente et tardive. Elle se situe, pour ce qui est du christianisme, à la période française (N. L. Gayibor, 2011, p. 54).

Au total, il est à noter que dans le pays des Batãmmãriba, les croyances ancestrales régissent la vie familiale et communautaire. Ainsi, un fidèle ne peut pas facilement suivre les missionnaires et les musulmans en renonçant aux pratiques ancestrales. S'il le fait, il se retire de ses relations amicales, familiales en formant un corps étranger au sein de sa société. Il perd automatiquement le bénéfice de la confraternité et le soutien de l'ensemble de la communauté ; perspective trop redoutable chez des Batãmmãriba.

Encore que la vie en dehors de la société originelle est quasi-impossible, faudra-t-il rompre toute dépendance avec celle-ci pour se faire un chrétien ou un musulman convaincu, chose rare, car même jusqu'à présent, la *taciêta*, lieu d'habitation des Batāmmāriba est la demeure des ancêtres (C. B. Tipêkpaty, 2022, p. 67). Et il est difficile à un converti d'éviter cette maison en étant dans ce milieu.

L'avènement du christianisme conquérant en Afrique et la conversion de nombreux Africains aux religions révélées ont porté un coup certain aux coutumes et pratiques traditionnelles. Ces dernières furent éprouvées dans leurs fondements, soit par un ramollissement des principes et méthodes, soit à leur abandon partiel par les nouveaux convertis. Cependant, les nouvelles religions n'ont pas réussi à transformer tout converti ou éroder l'attachement des chrétiens à leurs croyances ancestrales. Ils ne sont jamais parvenus à délaisser leurs pratiques ancestrales et s'adonner véritablement et totalement au christianisme. C'est pourquoi certains Batāmmāriba acceptent les religions révélées en ajout à leurs croyances ancestrales. Et par conséquent, ils n'éprouvent aucune difficulté à recourir aux croyances ancestrales.

La peur constitue un défi auquel les néophytes sont confrontés. En effet, connaissant bien son milieu avant sa conversion, l'Otammari ne cesse d'avoir peur pour sa vie du fait de l'existence des sorciers, des ennemies et de mauvais esprits qui peuvent porter atteinte à celle-ci. En outre, il a également peur des malédictions ou du sort qu'il pourrait encourir en n'honorant pas ses engagements devant les ancêtres et les divinités qui assurent sa protection puisqu'il est conscient que les puissances tutélaires sont clémentes à l'égard de ceux qui respectent les principes religieux et sont sans compassion lorsque les humains bafouent les règles qui régissent la société⁹.

Dans le Kutāmmāku, si la naissance constitue le début de la vie, et est célébrée, la mort en est la fin de l'existence d'où le chagrin et les lamentations. Voilà pourquoi, les Batāmmāriba tout comme la plupart des Africains recourent au principe de la causalité afin de déterminer tout ce qui est à la base de la mort en organisant un rituel après la mort d'un Otammari. Or, cette pratique est proscrite par les religions révélées. D'où les tensions enregistrées lors du décès de certains convertis. On assiste ainsi à un syncrétisme chez les Batāmmāriba qui prennent part aux cultes et offices religieux, mais n'hésitent pas, en cas de besoin, à offrir des sacrifices à leurs divinités. Ce conflit intérieur est parfois aggravé par l'hostilité de l'entourage du converti demeuré fidèle à la religion traditionnelle. D'où la manifestation des clivages à l'occasion de certains rites socio-religieux, notamment l'interrogatoire des morts. Les adeptes de la religion traditionnelle trouvent inadmissible que certains des leurs mettent en péril la vie du groupe en se tenant à l'écart de ces manifestations sous prétexte qu'elles sont contraires à la foi chrétienne.

À Warengo, par exemple, une femme qui, après sa conversion avait rejeté les pratiques sacrificielles et tout ce qui s'y rapporte. Quelques années après, elle est tombée gravement malade. Ses parents ont exigé de revenir pour des sacrifices. Mais, elle s'est

⁹ Natta N'Botala, 60 ans, doyen-prêtre, entretien à Boukombé, le 28 mars 2022.

opposée jusqu'à son décès. Son inhumation a été difficile, car ses parents n'avaient pas vite digéré son décès. De négociations en négociations, ces derniers ont accepté inhumer leur fille et ont décidé d'organiser le rituel d'interrogatoire, afin de découvrir les causes de son décès. Le mari et la communauté chrétienne se sont opposés. Mais, contre leur volonté, la famille a organisé cette cérémonie, après laquelle, elle a accusé son mari d'être à l'origine du décès de leur fille pour l'avoir poussé à rejeter sa tradition et a menacé de vouloir rembourser le coup (C. B. Tipêkpaty, 2022, p. 76).

Un autre exemple, une famille avait connu des décès répétitifs de ses membres. Étant chrétienne catholique, le doyen de cette famille avait refusé l'interrogatoire de ces premiers défunts. Prise de peur de voir périr toute la famille le reste de ses membres ont fini par avoir recours au rituel à la suite d'un autre décès. L'interrogatoire permit de révéler le non-respect d'un pacte conclu avec une divinité. Les sacrifices prescrits et exécutés avec empressement permirent à cette famille de retrouver un équilibre psychologique et de se débarrasser de l'angoisse de la mort dans laquelle elle vivait. Cet exemple, qui n'est pas un épiphénomène, illustre les raisons de la survivance de ce rituel au sein des familles chrétiennes tammari¹⁰.

Au décès d'un prêtre catholique suite à un accident de circulation, la décision de la famille a été de trouver la cause de cette situation tragique en insistant à ce que se déroule l'interrogatoire avant son inhumation. Malgré l'opposition d'une partie des membres de sa famille, l'interrogatoire a été fait et le verdict curieux. Sa mort tragique par accident aurait été un châtement des mânes des ancêtres furieux du fait que leur fils aurait refusé d'organiser les funérailles de son défunt père selon les rites propres à la société tammari. L'interrogatoire permit donc d'organiser de nouveau les funérailles du défunt père et d'accomplir certaines cérémonies prescrites pour épargner la vie des survivants et des autres membres qui risqueraient de mourir eux-aussi¹¹.

Normalement, c'est le rituel de la religion que pratiquait le défunt qui doit être privilégié. Étant un prêtre catholique, sa famille ne devait pas exiger l'interrogatoire de son cadavre. Mais, tel ne fut pas le cas. Comme on peut le constater, il n'y aurait pas entièrement de famille chrétienne convertie dans le Kutãmmããku voire en Afrique. C'est le plus souvent un choix individuel que collectif qui ne peut, en aucun cas, être assumé par tous les autres membres du groupe familial ou social. De manière générale, un sentiment de crainte et d'insécurité caractérise l'Otammari dans son rapport avec les êtres ou les forces invisibles dont il dépend.

Les rites, les consultations divinatoires et les interdits de son système religieux sont là pour lui assurer une certaine protection. La conversion au christianisme ne supprime pas cette angoisse qui « risque de réapparaître plus perfide encore, sous la forme de conflits sociaux et humains consécutifs au sentiment d'une rupture » (S. M. Wembou et *al.*, 2018, p. 163).

¹⁰ Natta Takpété, 70 ans, doyen de lignage, entretien à Warengo, le 22 mai 2022.

¹¹ Kpakou Talla, 80 ans, doyen-prêtre, entretien à Nadoba, le 30 mars 2022.

Le nouveau converti se trouve écartelé entre les anciennes croyances qui déterminaient ses comportements et la nouvelle donne religieuse qui lui impose une autre vision du monde et de l'existence. C'est en réponse à ces besoins d'ordre psychologique de sécurisation qu'apparaissent les phénomènes de double pratique et de syncrétisme. Cela signifie que celui qui se convertit au christianisme ne peut plus continuer d'accorder la même valeur à ses anciennes références culturelles et religieuses, ni vivre pleinement sa nouvelle foi. C'est ici que s'impose une certaine remise en cause. Il peut, de son vivant, se soustraire à ses rites ; mais, une fois décédé, c'est la norme sociale qui prime sur son choix religieux et ses désirs. C'est dire que la volonté d'une personne par rapport à l'observation des règles prescrites par la société n'a aucune valeur ou considération si l'intérêt de la collectivité est engagé.

Il existe dans la société traditionnelle tammari des rites dont la validité et l'efficacité requièrent la participation de tous les membres du groupe ou d'une personne précise. Un membre d'une famille peut exiger qu'un autre membre suive des prescriptions religieuses de la tradition, car le refus de s'y soumettre serait dangereux pour toute la communauté. Un autre fondement de la résilience du rite de l'interrogatoire chez les Batāmmāriba est le poids de la famille. La famille est une réalité universellement connue. Cellule de base et fondement de toute société, elle est le lieu de naissance, d'accueil et d'épanouissement de la vie humaine. Elle peut se définir comme un groupement de personnes résultant de l'union des sexes et de la procréation.

Dans le Kutāmmāaku comme ailleurs en Afrique, « la famille n'est pas composée uniquement que des vivants d'une lignée. Elle englobe les membres non encore nés, ceux qui sont présents et ceux qui sont déjà morts » (S. M. Wembou et *al.*, 2018, p. 164). Au total, si certaines pratiques traditionnelles dans le Kutāmmāaku restent vivantes, C'est en raison de la place et le rôle des aînés ou doyens de familles. Ces derniers, dépositaires des us et coutumes de la famille, même convertis au christianisme, ont, face à certaines situations de la vie, notamment la mort, recours à l'explication de celles-ci par des sacrifices et rituels endogènes. S'il est vrai que l'on ne peut pas accueillir le Christ et son Évangile et continuer à se référer à ses anciennes traditions de manière neutre, il n'est pas moins vrai qu'un christianisme authentique ne saurait faire fi du substrat culturel et religieux de ses adeptes. C'est la raison pour laquelle l'inculturation trouve son sens dans les sociétés chrétiennes africaines.

Conclusion

Le rituel de l'interrogatoire du mort apparaît à la lumière de l'analyse qui est faite comme une réponse au désir de l'Otamari de comprendre et de saisir la portée de la mort. La pérennisation de cette pratique socioreligieuse qui semble inhérente à la fondation du Kutāmmāaku traduit sa bonne place au sein de la société envahie par les religions dites révélées qui situent Dieu au cœur de toute action humaine et lie le destin des Batāmmāriba au salut et croyance en ce Dieu. Or, l'une des préoccupations essentielles de l'être humain est bien évidemment la tentative de

compréhension de la mort. C'est pourquoi, l'Homme cherche les moyens efficaces permettant de l'éviter. Les réponses que le rite de *bupwatibu* apporte à chaque fois qu'il est pratiqué comble et apaise l'angoisse permanente de la force destructrice de la mort et permet de retrouver un équilibre psychologique pour affronter les défis de l'existence. Ainsi, le christianisme semble être inefficace par le formalisme dogmatique qu'il incarne face à la mort qui est la volonté de Dieu omnipotent. C'est la raison pour laquelle de nombreux adeptes des religions révélées sont tiraillé entre deux mondes spirituels où l'efficacité permanente de l'un prime sur l'espérance promise d'une vie éternelle de l'autre. Ici, comme ailleurs, le choix est clair : on a recours à la religion traditionnelle pour résoudre certains problèmes du vécu quotidien. La société traditionnelle tammari est caractérisée par un sens profond de la communauté, en dehors de laquelle l'individu ne peut pleinement s'accomplir. Ces principes communautaires laissent donc peu de place à la volonté individuelle et le rituel de l'interrogatoire du mort a encore de longs jours devant lui dès lors que la conversion au christianisme dans le Kutãmmããku ne réussira pas à changer en profondeur les mœurs et pratiques durablement enracinées.

Sources et références bibliographiques

Sources orales : liste des informateurs

Noms et prénoms	Âge	Statut social	Lieu et date d'entretien
Kpakou N'Tché	70 ans	Ménagère	Koutandiagou, le 22 mai 2022
Kpakou Natta	75 ans	Doyen- prêtre	Nadoba, le 30 mars 2022
Kpakou Talla	80 ans	Doyen-prêtre	Nadoba, le 30 mars 2022
Natta Boubeni	60 ans	Doyen-prêtre	Boukombé, le 29 mars 2022
N'Koue Touété	80 ans	Doyen-prêtre	Koutandiagou, le 21 mai 2022
N'Poh Tawonté	60 ans	Cultivateur	Koutagou, le 22 mai 2022
Natta N'Botala	60 ans	Doyen-prêtre	Boukombé, le 28 mars 2022
Natta Takpété	70 ans	Doyen de lignage	Warengo, le 22 mai 2022

Références bibliographiques

- GAYIBOR Nicoué Lodjou et al., 2011, *Histoire des Togolais, des origines aux années 1960*, Tome 4 : *Le refus de l'ordre colonial*, Paris, Karthala/Presses de l'UL, 759 p.
- KOUSSEY Koumba Noël, 1977, *Le peuple Otammari, essai de synthèse historique (des origines à l'invasion coloniales européennes-1897)*, mémoire de maîtrise en histoire, UNB 244 p.
- MERCIER Paul, 1968, *Tradition, changement, histoire « des somba » du Dahomey Septentrional*, Paris, éditions Anthropos, 538 p.
- N'DAH Didier, 2009, *Sites archéologiques et peuplement de la région de l'Atakora (Nord-Ouest du Bénin)*, thèse de doctorat unique en archéologie africaine, Ouagadougou, 530 p.
- N'DATI N'Dah, 2017, *Le Kutāmmāāku (Togo-Bénin) du XVII^e siècle à la conquête coloniale*, thèse de doctorat unique en histoire, UL, 402 p.
- TIPÊKPATY Bayankpati Crépin, 2022, *Croyances ancestrales et religions révélées dans le Koutammakou de 1952 à 2019*, mémoire de master en histoire, Université de Kara, 120 p.
- SEWANE Dominique, 2002, *La Nuit des Grands Morts, l'initiée et l'épouse chez les Tamberma du Togo*, préface de Jean Malaurie, Paris, Economica, collection Afrique Cultures, 272 p.
- WEMBOU Missimba Sama, DADJA-TIOU Panaewazibiou, ADJOGAN Koffivi Nunekpéwo, 2018, « Le rituel de « l'interrogatoire du mort » (ahulɔ) chez les Lamba de la Kéran (Nord-Togo) à l'épreuve du christianisme », *Notes Scientifiques, Homme et société*, Revue de la Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Lomé, pp. 151-167.